

Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue

In: Genèses, 20, 1995. pp. 126-142.

Résumé

■ Emmanuelle Yohana : Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue
Analyser le déroulement d'une enquête de terrain, étudier les relations qui s'établissent entre une enquêtrice (jeune femme, étudiante, parisienne et française) et ses enquêtés (pour la plupart jeunes hommes, salariés, peu diplômés, d'origine maghrébine et habitant une cité dégradée en banlieue), ce n'est pas seulement satisfaire à une exigence de rigueur méthodologique. C'est aussi se donner les moyens de comprendre les diverses positions sociales occupées par les enquêtés et la nature des ressources dont ils disposent : diplômes, emplois, activités, réputations. Le quartier apparaît alors comme une dimension fondamentale et spécifique dans la construction du statut des familles et des individus.

Abstract

Survey Relations and Social Positions. A Study of Young People in a Suburban Housing Project Analyzing the process involved in a survey in the field and studying the relations that develop between the investigator (young woman, student, Parisian and French) and those being studied (for the most part, young men, employed, with little education, of North African origin, living in a deteriorated housing project in the suburbs), not only satisfies the demand for methodological rigour; it also provides the means to understand the various social positions occupied by those being surveyed and the type of resources they have at their disposal: diplomas, jobs, activities, reputations. The neighborhood thus appears as a fundamental, specific dimension in the building of status of families and individuals.

Citer ce document / Cite this document :

Yohana Emmanuelle. Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue. In: Genèses, 20, 1995. pp. 126-142.

doi : 10.3406/genes.1995.1313

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_20_1_1313

Relations d'enquête et positions sociales

Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue

Emmanuelle Yohana



1. «Ce qui caractérise la situation intellectuelle de l'ethnologue aujourd'hui, c'est donc que celui-ci dispose de tout un capital de conscience et de réflexion critico-méthodologique, et qu'en l'incorporant à son travail, il peut espérer en rendre la conduite plus instruite et plus conséquente» (Olivier Schwartz, «L'Empirisme irréductible», postface à Nils Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993).

2. «Les résultats de l'enquête sont indissociables de l'analyse de son déroulement» (Florence Weber, *Le travail à-côté, étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA-EHESS, 1989). «L'analyse de la situation d'enquête est une condition nécessaire à l'intelligibilité des matériaux recueillis» (Gérard Mauger, «Enquêter en milieu populaire», *Genèses*, n° 6, décembre 1991).

3. Cette étude a été réalisée dans le cadre du DEA de Sciences sociales (ENS-EHESS) en 1993-1994. Les noms donnés aux lieux comme aux principaux acteurs sont fictifs. Les initiales JESS ont été choisies pour évoquer les termes de Jeunes, Éducation et Soutien Scolaire. Le sigle réel y ajoutait ceux de sport et d'activités culturelles.

4. Vente de cartes d'adhésion aux habitants de la cité, organisation d'une soirée-couscous, tenue d'un stand lors de la fête des associations, récupération de dictionnaires et de jeux de société, etc.

Il est désormais généralement admis que l'ethnologue ne peut faire l'économie d'une réflexion critique concernant son terrain de recherche, en s'attachant à analyser la situation sociale particulière qu'est l'enquête. Rendre sa conduite plus instruite en intégrant cette réflexion à son travail apparaît, en effet, comme la principale exigence méthodologique de l'ethnographie¹. On voudrait montrer ici que l'analyse des relations entre enquêteur et enquêtés et leur interprétation ne répondent pas seulement à un souci de rigueur méthodologique, mais participent aussi pleinement à la mise à jour des résultats du travail de recherche².

A partir d'une étude ethnographique menée au cours de l'année 1993-1994 dans l'association JESS, où quelques jeunes de la cité Pablo Neruda à Toucy³ organisent du soutien scolaire pour leurs cadets, on se propose de voir comment le déroulement de l'enquête et les façons de percevoir l'enquêtrice ont des effets différentiels sur les enquêtés, et comment l'analyse de ces effets permet de saisir leurs positions socialement différenciées, positions qui sont en partie construites dans la cité et dans l'association. Ainsi, en cherchant à expliciter le jeu des interactions entre enquêtrice et enquêtés, on souhaiterait montrer comment les différences d'attitude à l'égard de l'ethnologue – ou plus exactement à l'égard d'une jeune étudiante venue de Paris – éclairent, voire révèlent, les trajectoires sociales différentes des enquêtés.

Quelques mots d'abord pour situer le terrain d'enquête. Toucy est une municipalité communiste de la proche banlieue parisienne. La cité Pablo Neruda, qui compte 380 logements, faisait la fierté de la ville lors de son inauguration en 1961, mais aujourd'hui, par la dégradation de ses bâtiments, la vétusté de ses installations, la mauvaise image des lieux et la pauvreté de sa population, elle est devenue l'une des cités les plus stigmatisées de Toucy.

JESS a été créée en 1992 par quelques jeunes du quartier pour proposer une aide aux devoirs quatre soirs par semaine et pour organiser des sorties durant les vacances scolaires. Ses animateurs bénévoles sont, outre son président, dit «Michou» et seul adulte de l'association, une petite dizaine de jeunes garçons dont l'âge s'étale entre 18 et 23 ans. En majorité enfants d'immigrés (algériens essentiellement), issus de familles nombreuses pour la plupart, ils habitent depuis longtemps la cité ou, pour deux d'entre eux, le quartier avoisinant. Aucun n'a dépassé le niveau du bac, à part Safir, le secrétaire de l'association, qui vient d'obtenir un diplôme universitaire de technologie. Lorsqu'ils travaillent, ils sont employés à la municipalité (service informatique, animation sportive, restauration scolaire) ou dans des services publics (ministères, CNRS, RATP).

L'aide aux devoirs a lieu à «l'algéco», local implanté au pied des bâtiments au milieu des parkings, attribué aux associations de la cité. JESS ne bénéficie d'aucune subvention ; elle fonctionne grâce à la «débrouille» et aux «bons plans» des animateurs⁴. Le soutien scolaire s'organise de façon informelle, sans strict règlement et sans réels rapports d'autorité entre jeunes et animateurs qui semblent tous se connaître : la compétence scolaire des animateurs devant les problèmes apportés par les jeunes est parfois limitée, et l'on préfère souvent une partie d'échecs ou une discussion autour d'un café à la résolution d'un exercice de math. ; on ne ferme d'ailleurs pas la porte aux jeunes qui viennent sans l'intention manifeste de faire leurs devoirs. JESS est en effet un lieu de sociabilité juvénile masculine pour certains adolescents : si l'aide aux devoirs concerne principalement les filles – généralement assises à des tables distinctes – en revanche, les garçons sont les plus nombreux à fréquenter et à s'approprier les lieux. Les animateurs sont exclusivement des garçons – Karine, recrutée par Michou, ne restera qu'un mois.

Durant neuf mois, j'ai participé aux activités de JESS, venant deux soirs par semaine aider aux devoirs et accompagnant les enfants lors de plusieurs sorties au cours des petites vacances scolaires. Quand je me suis présentée aux uns et aux autres, j'ai eu l'objectif réel de ma présence au sein de l'association. Si j'ai annoncé par la suite aux animateurs que je souhaitais réaliser une étude sur le quartier et l'école auprès des habitants de la cité⁵, je n'ai jamais vraiment révélé ma position d'enquêtrice parmi eux : je ne leur ai pas dit que mon étude se focalisait peu à peu sur l'association et ceux qui l'encadraient, sans magnétophone mais consignant après coup ce que j'avais vu et entendu⁶. Cette situation d'enquête, sans me procurer pour autant une illusoire neutralité, permettait d'éviter le risque que ma présence ne fût vécue comme inquisitrice par les enquêtés. Basée pour l'essentiel sur l'observation et les sources orales recueillies, induisant une certaine familiarité avec les enquêtés, cette démarche est un parti pris, avec ses avantages (observation de situations d'interaction dans le groupe, de formes d'accommodement aux contraintes, de pratiques non officielles, appréhension de conversations informelles et souvent anecdotiques, de l'«atmosphère» du lieu) et ses limites (possibilité réduite de réaliser des entretiens, de systématiser les questions, d'accéder à des informations plus personnelles et familiales⁷).

Ma présence en intruse dans ce milieu d'interconnaissance local met en route un processus d'observation réciproque. Par quelques questions mais aussi par l'observation et le déchiffrement de mes manières d'être, on cherche à m'identifier et à se situer par rapport à moi, en considérant ce qui peut nous rapprocher (par exemple les loisirs) ou nous différencier. On me demande notamment où j'habite à Paris, s'il s'agit d'un pavillon, d'un lotissement ou d'un appartement, on me fait même préciser le loyer.



5. C'était effectivement mon objet de recherche initial et l'intégration au sein de cette association de quartier avait été conçue avant tout comme tremplin pour faciliter le contact avec les parents. Avec le déroulement de l'enquête sur le terrain, l'objet de recherche a été progressivement réorienté pour se concentrer sur l'association en elle-même.

6. Peu institutionnalisée, encore moins «bureaucratisée», l'association ne possède pratiquement pas de traces écrites sur son organisation, sur son budget ou sur les jeunes qui fréquentent l'aide aux devoirs. Ainsi, j'ai travaillé essentiellement à partir des observations consignées et des propos retranscrits dans mon journal de terrain ; je n'ai réalisé que trois entretiens enregistrés avec le président de JESS, le secrétaire de l'association ainsi qu'avec un autre animateur. J'ai utilisé par ailleurs quelques coupures du journal local pouvant concerner l'association ou l'un de ses membres.

7. D'autant qu'il était rare que les animateurs évoquent, même entre eux, leur vie «privée», des éléments de leur biographie familiale ; ils parlent aussi rarement de leur travail ou de leurs études.

8. «Le processus de définition projeté sur la personne de l'enquêteur, largement indépendant de sa volonté, constitue certes l'une des conditions de son acceptation. [...] On finit par lui attribuer une «case» : ce qu'il fait, ce qu'il veut, et ce qu'on peut faire de lui» (O. Schwartz, «L'empirisme irréductible», *op. cit.*).

9. Cf. F. Weber, *Le travail à-côté*, *op. cit.*

10. On retrouve chez Michou nombre de traits qu'a pu décrire Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970 [*The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life With Special Reference to Publications and Entertainments*, London, Chatto and Windus, 1957], à propos des classes populaires de l'Angleterre des années 1950-1960, notamment dans ce rapport au travail : «Le monde des emplois possibles se déploie horizontalement, non verticalement ; la vie ne se présente pas comme une ascension et le travail n'en est pas l'élément le plus intéressant. [...] Ce qu'il y a de «vrai», ce sont les rapports humains, l'affection dans la famille, l'amitié et la possibilité de «bien s'amuser» (p. 128).

Un soir où Salim racontait que, durant sa scolarité, il s'était souvent retrouvé avec plusieurs autres garçons du même prénom dans sa classe, je remarquai naïvement : «Moi, je n'ai jamais eu de Salim dans ma classe.». Cette révélation fut aussitôt reprise et clairement interprétée : «Si tu n'as pas eu de Salim, alors y avait pas d'Algériens dans ta classe, t'étais où ?» Je répondis que j'avais fait ma primaire et le collège à M., «en banlieue». «En banlieue?», me reprit-on étonné, comme si cela collait mal à ma personne, mais on trouva une réponse : «ah oui, la banlieue-Neuilly, oui, c'est pas la même que la banlieue-Toucy !» Mon niveau d'études établissait *a priori* ma place dans la hiérarchie sociale : lorsque l'un des animateurs lisait dans un journal les offres d'emploi classées par secteurs et catégories, «toi c'est là qu'il faut que tu cherches», me dit-il en me montrant les annonces sous la rubrique «cadres».

C'est ainsi que l'on finit par m'assigner une place dans l'association, chacun évaluant à sa façon la distance et les rapports de force symboliques avec moi⁸. Dans la cité, pour ceux qui me connaissent, je suis peu à peu identifiée à l'association. «Être avec», mais aussi «faire avec»⁹, sur la longue durée, partager les petits faits quotidiens, les raisons de se réjouir comme d'être déçu, les moments communs et certaines allusions, m'a conduite à une certaine familiarisation avec le noyau des animateurs et avec plusieurs jeunes fréquentant l'association. On m'appelle rapidement «Manue», le tutoiement s'impose d'office et «la bise», avec les animateurs, peu de temps après. Si une présence féminine dans ce groupe exclusivement masculin n'est pas sans être appréciée – «En plus une fille, en plus ! De toutes façons, nous ça pouvait que nous arranger, hein, tu me diras, d'avoir une fille dans l'équipe, tant mieux pour nous» – on se souvient néanmoins de Gaëlle, une fille de la cité, venue l'année précédente pour aider au soutien scolaire : «Elle est pas restée long-

temps, y avait trop de Don Juan autour d'elle, ils arrêtaient pas de la mater». Ambivalence et contraste régissent les rapports avec une femme, plus ou moins renvoyée à une situation d'infériorité, qu'il s'agisse de l'enquêtrice ou d'une «fille de cité», d'une sœur ou d'une «copine» qui n'ont pas leur place ici.

L'étude des relations d'enquête nouées avec trois des membres de JESS, le président, le secrétaire et un animateur, permet de saisir les différences qui les distinguent. Celles-ci, mises en lumière par des attitudes différenciées à l'égard de l'enquêtrice, dépendent de la position sociale de chacun autant qu'ils la révèlent. Ainsi l'enquête, au fur et à mesure de son déroulement, a montré que l'investissement dans l'association n'avait pas le même sens selon le statut recherché, acquis ou perdu dans la cité. Ce statut «local», à la fois dans la cité et dans l'association, lui-même étroitement lié à la situation scolaire ou professionnelle, ajoute ou enlève beaucoup au statut social de l'individu concerné. En arrière-plan de cette analyse, on gardera à l'esprit l'importance de l'articulation entre position sociale et position de sexe dans cette relation entre des enquêtés et une enquêtrice, cette dernière étant tout à la fois étudiante parisienne et jeune femme française.

Un président déchu

Michel Rolland, surnommé «Michou», 42 ans, a six enfants de 2 à 23 ans. Il a quitté l'école après le certificat d'études («ça m'intéressait pas l'école», «j'ai préféré le boulot») et a travaillé dans les premiers temps à faire «un peu n'importe quoi, un peu de tout» (poissonnier, apprenti-prothésiste...) : «On demandait même pas la paye quand on se faisait embaucher, non, non, c'est pas ça qui nous intéressait», «on s'en foutait un peu, du moment qu'on bossait», ce qui comptait, c'était «de sortir le soir surtout, de traîner...»¹⁰. Néanmoins,

par la suite, il a été embauché au ministère de l'Équipement et des Transports, où il a connu sa femme. Cela fait 24 ans qu'il est employé au service imprimerie : «J'ai appris tout, un petit peu sur le tas». Entré pour «livrer du boulot dans les services» et «rapporter des travaux qu'étaient faits», il a «repris un peu l'assemblage», puis a «été apprendre sur une machine», a appris la «typo». Mais, à cause de problèmes de santé, il est, l'année de l'enquête, en congé maladie près de neuf mois sur douze, trouvant souvent les journées bien longues.

Toujours au courant des derniers commérages de la cité et de la ville, par les relations de voisinage, par ses différentes connaissances à Toucy et par la lecture de l'édition du *Parisien* du département, Michou connaît ici beaucoup de monde. Il habite la cité Pablo Neruda depuis plus de trente ans, ses parents ayant essuyé les plâtres – au sens propre – de l'appartement (un «F4») où il leur a succédé. Quand je venais à la cité, je le trouvais souvent «en bas», perché en haut des cinq marches de l'entrée qui fait l'angle des deux bâtiments disposés en L, d'où il pouvait embrasser du regard tout ce qui se passait devant la cité.

Proche des jeunes par sa façon de parler, franche et grivoise, blagueuse, par sa façon de s'habiller (en jeans, sweat et bomber's, avec un petit sac à dos pour aller à son travail, il va se mettre en survêtement une fois rentré à la cité), Michou a de bonnes relations avec eux, les apprécie et prend souvent leur défense. Il salue d'une poignée de main ou d'un signe de tête ceux qu'il rencontre en bas devant le hall, échangeant parfois quelques mots avec eux, les tutoyant. Passionné de football, Michou avait monté il y a dix ans une équipe constituée principalement de garçons de Pablo Neruda, dont les trophées sont alignés derrière la vitrine du buffet de son salon. Ces dernières années, il entraînait au football une deuxième génération de jeunes du quartier tous les jeudis soirs au stade d'à-côté, sortant

ces soirs-là un peu plus tôt de son travail. Ces derniers se retrouvent aujourd'hui pour la plupart parmi le noyau des animateurs de JESS, passés du football à l'aide aux devoirs. Peu de temps après la création de l'association, ces jeunes animateurs n'ont pas hésité à faire appel à lui quand ils ont décidé, en quête de légitimité et de reconnaissance auprès des habitants du quartier, de prendre «un adulte pour que ça fasse plus sérieux». Présent presque chaque soir à l'algéco, Michou en devient l'un des piliers. N'ayant pas vraiment les ressources scolaires nécessaires pour participer à l'aide aux devoirs, il s'investit néanmoins activement dans cette entreprise, jusqu'à en faire siennes les initiatives. Il insuffle une certaine dynamique à l'équipe des animateurs et prend en charge nombre de démarches pour la bonne marche de JESS¹¹. Utilisé d'une certaine façon par les animateurs comme garant de moralité de l'association, Michou en tire également sa part de bénéfice symbolique : c'est pour lui une manière d'affirmer sa valeur sociale sur la scène locale, espace relativement homogène socialement¹².

«Appelle-moi Michou, comme tout le monde ici»

Dès notre première rencontre, le président de JESS me réserve un accueil sympathique et m'invite à l'appeler Michou, «comme tout le monde ici», m'embrasse en partant et me tutoie déjà. Il ne paraît pas surpris de ma demande de participation à son association et m'accepte volontiers.

Assez loquace et très direct, ne s'embarrassant pas de nuances ou de demi-mots de retenue, Michou répond sans réticence aux questions que je lui pose sur l'association qu'il préside ou sur la réhabilitation, prévue depuis plusieurs années, de la cité particulièrement dégradée et vétuste qu'il habite, me raconte des anecdotes ou divers commérages sur la cité et ses habitants qui laissent souvent percer des accusations contre ceux qui «pourrissent



11. Il fournit du papier récupéré de son travail ; il y imprime le logo et l'adresse de JESS. Il colle des affiches JESS dans la cité. Il cherche des moyens de financements (vente de cartes d'adhésion dans la cité, tentatives pour obtenir des subventions).

12. Le champ restreint de la scène locale offre ainsi la possibilité de renégocier son prestige social par rapport à son statut professionnel. Sur cette fonction de compensation, cf. Jean-Claude Chamboredon, Jean-Pierre Mathy, Annie Méjean, Florence Weber, «L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification», *Sociologie du Sud-Est*, n° 41-44, juillet 1984-juin 1985.

13. Cf. Norbert Elias, «Quelques remarques sur le commérage», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, 1984.

14. Cf. R. Hoggart, *La culture du pauvre*, op. cit.

tout», qui manquent de solidarité, ou contre les «cocos» assimilés à des «alcoolos», «des types qui foutent rien toute la journée» : une façon de se démarquer de ces «vices» dénoncés chez l'autre, un moyen de se réassurer en permanence de sa propre supériorité¹³. Il donne parfois quelques «coups de gueule» et manifeste un esprit frondeur et cynique que l'on peut rapprocher d'une tradition populaire de dissidence : protestation et revendication de respect de soi. C'est toujours sur un ton ironique et désabusé qu'il parle des «autres» (les politiques, les entreprises), ayant l'impression qu'«ils» cherchent toujours à «nous emmerder», à «magouiller sur le dos des petits»¹⁴.

Loin de se méfier de moi ou de s'interroger sur ma venue, Michou contribue à rendre ma présence familière à JESS, en me prenant pour cible de quelques plaisanteries, habituelles d'homme à femme en milieu populaire. Un soir où il fait chaud et que j'enlève mon pull, il lance : «Eh attention, elle va nous faire un strip-tease!» Mais ces plaisanteries resteront dans la limite d'une certaine courtoisie, d'un certain respect, eu égard sans doute à ma position sociale. On ne s'est jamais permis avec moi des réflexions comme j'ai pu en entendre concernant des filles de la cité, ou rencontrées dans la rue ou en «boîte».

Si Michou m'accepte si vite, m'adopte presque, c'est que je représente une plus-value autant symbolique (en tant que «grosse tête» et présence féminine) que matérielle (comme bénévole supplémentaire) pour l'association qu'il préside, sans constituer un risque de dépendance vis-à-vis de la municipalité ou du Parti Communiste, sans être susceptible de bouleverser cet entre-soi «bon enfant» et «familial» auquel il tient particulièrement. A ses yeux, loin de représenter une initiative concurrente ou une présence intrusive et inspec-trice, je viens me mettre, d'une certaine façon, à son service. Je suis ici chez lui. Et s'il est peu familier avec la culture scolaire, il a dans

l'enceinte de la cité et plus encore dans cette association, une place reconnue, une valeur sociale qui lui donnent une franche assurance dans cet entre-soi collectif. Avec sa personnalité assez «grande gueule» («quand j'ai quelque chose à dire, je ne me gêne pas pour le dire»), Michou possède les ressources locales nécessaires pour réduire, voire inverser, la distance sociale qui nous sépare et ne pas esquiver mes questions.

La hiérarchie scolaire qui existe entre nous ne résiste pas à la différence d'âge (je pourrais être sa fille), à l'infériorité statutaire (je suis encore «à l'école» et son statut d'«adulte», de «père de famille», lui confère une certaine autorité sur un «jeune»), à la différence de sexe (je suis une femme dans un espace majoritairement masculin, que l'on peut «charrier» et protéger). Il jouera d'ailleurs avec moi un rôle protecteur quand il m'introduira chez des habitants de la cité qu'il a sélectionnés pour mon enquête : «C'est mieux de l'envoyer chez des gens bien, dont on est sûr, parce qu'ici on ne sait jamais sur qui on tombe ; y en a qui disent même que c'est pas très sûr ici, bon, nous, on est habitués, mais elle, elle connaît pas, et puis elle est jeune en plus. »

Un allié décontenancé d'être enquêté

Michou est donc l'un de mes principaux «alliés». Il me considère avant tout comme «une jeune de JESS» (c'est comme cela qu'il me présente aux personnes chez qui je dois aller réaliser des entretiens). Il se prête volontiers, sous le mode de la conversation anodine, à raconter ses souvenirs et diverses anecdotes ou à répondre à mes questions : il apprécie, semble-t-il, que je sois témoin de son investissement dans la cité et dans l'association, que je reconnaisse ainsi sa propre valeur et l'importance de son action. S'il m'aide à trouver des enquêtés dans la cité, c'est pour me rendre service, comme il tenterait d'aider n'importe quel jeune de JESS, considérant mon étude avant tout comme un devoir scolaire, sans vraiment

chercher à en comprendre l'intérêt. Aux familles chez lesquelles il m'introduit, Michou n'a visiblement pas expliqué ce que j'attendais ; il ne le sait d'ailleurs pas lui-même. Mon niveau scolaire n'a pas vraiment de sens pour lui qui met dans le même lot tous ceux qui prolongent leurs études au delà de la troisième et qui nomme «étudiants» les animateurs de JESS alors qu'à peine deux d'entre eux ont suivi des études supérieures.

C'est également pour me rendre service, pour me faire plaisir, qu'il accepte un entretien chez lui. Cet entretien me laissera l'impression d'un malaise réciproque et d'une parole moins libre et fluide que d'habitude. Il était illusoire de croire que la relative familiarité établie entre nous au fil des semaines aurait pu neutraliser les effets de la situation formelle d'entretien. Sans doute n'avais-je pas assez expliqué ce que j'attendais de lui et comment se déroulait un entretien. Il avait imaginé une enquête par questionnaire¹⁵ et me donna beaucoup de réponses courtes, comme s'il attendait que je passe enfin au sujet annoncé. Mais surtout, cet entretien tendu, avec une parole retenue et contrôlée, révèle l'officialisation ratée de la relation d'enquête : je n'avais jamais eu explicitement le rôle de l'enquêtrice. Aussi, l'écart apparut-il flagrant quand, à peine l'entretien fini, nous descendîmes à l'algéco pour ouvrir la permanence du soir. De nouveau plus à l'aise pour discuter, Michou raconte alors des anecdotes qu'il n'aurait jamais dites devant le magnétophone. J'ai donc abandonné les entretiens enregistrés avec lui pour glisser quelques questions au cours de simples conversations ou l'écouter parler. Cet entretien ne sera jamais évoqué entre nous.

L'effondrement

En fait, quinze jours plus tard, Michou démissionne de JESS, à la suite d'une affaire qui entraîne la révocation pour «faute professionnelle» de sa fille Stéphanie, animatrice payée par la municipalité¹⁶ : pendant les



15. Michou venait de faire passer auprès des habitants de la cité des questionnaires pour une enquête sur le sida et la toxicomanie, et pensait sans doute qu'il s'agissait de la même chose pour mon «enquête».

16. La municipalité avait établi en début d'année, dans la cité Pablo Neruda, un «partenariat» avec JESS : deux animateurs choisis par l'association (Paul et Stéphanie) étaient rémunérés par la municipalité pour organiser des activités et sorties proposées les mercredis, samedis et pendant les vacances scolaires aux adolescents de la cité.

vacances de Noël, lors d'une sortie dans une grande piscine parisienne où elle avait emmené une petite dizaine d'adolescents, Stéphanie, excédée par l'indiscipline insolente et les insultes de certains d'entre eux, était repartie toute seule à Toucy. Cette révocation est profondément ressentie par Michou comme une injustice : pour lui, sa fille a été la victime d'une sorte de complot monté par les responsables de l'antenne municipale. De plus, il a l'impression de ne pas avoir été soutenu par les animateurs de JESS : «ils se sont écrasés» devant les responsables municipaux et l'un d'entre eux, qui est aussi le frère d'un des adolescents mis en cause, a accusé Paul et Stéphanie d'incompétence. Michou, plus ou moins directement visé par ces accusations, se sent pleinement bafoué : JESS ne lui a guère rendu son investissement, voire son dévouement. Il attache d'autant plus d'importance à cet incident qu'il le vit comme une capitulation de «nous» face à «eux» (la structure municipale, tant administrative que politique), ayant l'impression de s'être «fait avoir», là même où il pensait pouvoir échapper à la pression des «autres». En fait, c'est tout un pan de son univers social qui s'effondre alors, comme en témoigne le ton véhément et plein de ressentiment avec lequel il parle de cette histoire encore cinq mois plus tard.

Aussi, après avoir rapidement démissionné, et alors que ce geste n'est guère commenté au sein de l'association, Michou, blessé dans sa dignité, se replie sur sa vie familiale, se retranche dans son appartement. Il se sent prisonnier de cette cité qu'il a maintenant en horreur : il ne peut pas «s'arracher d'ici» aussi vite et facilement qu'il le souhaiterait – sa demande de déménagement dans une autre cité HLM de la ville n'aboutit pas. Ses problèmes de santé s'aggravent, le contraignant à rester toute la journée chez lui, allongé sur le canapé du salon, devant la télévision. Avec moi, Michou semble moins à l'aise ; le ton a changé. Lui si jovial est à présent amer et s'enferme dans une ironie mêlée de cynisme. J'assiste à la perte d'une

part de sa dignité, de son prestige. Parallèlement, les rôles se renversent : je deviens son informatrice sur l'association. « Alors, comment ça se passe en bas ? », me demande-t-il.

Un porte-parole en ascension sociale

Co-fondateur et secrétaire de JESS, Safir est, avec Michou, le pilier de cette expérience associative. Néanmoins, sa trajectoire sociale est différente : ayant l'âge des enfants de Michou, Safir est parti de plus «bas», mais il l'a nettement dépassé par son parcours scolaire. L'un et l'autre représentent deux moments différents de la vie de la cité, ainsi que deux façons différentes de s'investir dans le quartier et l'association. Son rapport avec l'enquêtrice, vécu sur un mode de quasi-égalité, révèle une ascension sociale qui s'affirme et se consolide dans la cité et en dehors d'elle.

Des ressources scolaires

«Mon père, ça fait longtemps qu'il est là. Il est venu ici en célibataire, il s'est marié, et il est venu ici encore tout seul. C'était comme ils faisaient tous avant. Ils venaient faire un repérage des lieux». Safir replace la trajectoire de son père dans une histoire collective de l'immigration en France (célibataire avant d'être familiale), pour nuancer la singularité de sa biographie familiale ; il utilise ainsi souvent de ces formules qui contextualisent, généralisent, donc «normalisent», le cas particulier : «C'était dans l'air du temps», «c'était normal pour l'époque».

Deuxième d'une famille algérienne de sept garçons, Safir est arrivé en France à l'âge de trois ans. Sa famille a toujours habité la cité Pablo Neruda, un «F3» pendant dix ans puis un «F5».

Sa mère n'a jamais été à l'école et parle difficilement le français. Si Safir cherche à justifier cela par le contexte historique, il ne peut s'empêcher d'en parler avec une certaine ironie



17. La situation familiale de Safir présente certains des «déterminants sociaux des trajectoires scolaires des enfants de famille immigrée» qui ont relativement bien réussi, notamment cette «morale éducative» du milieu familial, repérés par Smaïn Laacher dans «L'école et ses miracles», *Politix*, n° 12, 1990, p. 35.

18. Cf. le rôle fondamental des aînés et des enseignants comme «médiateurs» et «interprètes» dans la carrière scolaire relativement bien réussie des enfants de famille d'immigrés : «Ils exercent à leur manière, un véritable pouvoir symbolique allant jusqu'à «décider», volontairement ou non du choix de la filière, du choix des études supérieures, de positions éthiques et politiques» (S. Laacher, «L'école et ses miracles», *op. cit.*, p.36). De même, son militantisme s'inscrit également dans une tradition initiée par son frère aîné, co-fondateur de l'Amicale des Maghrébins de Toucy.

19. S'il n'avait pas eu cette opportunité, il aurait sans doute continué en licence, comme son frère aîné qui a poursuivi ses études jusqu'en DESS d'informatique.

20. Comme nombre de jeunes d'origine maghrébine de JESS, il a fait le ramadan («c'est une question de foi») et ne mange pas de porc («ça donne des maladies»).

Si pour son mariage, un certain respect des traditions du pays d'origine a été observé, les amis de Safir s'accordent pour dire qu'il s'agit quand même d'un «mariage rebeu à la française».

21. On peut faire ici un parallèle avec les délégués syndicaux dans l'entreprise, en reprenant ce que dit Michel Pialoux sur les «vrais» porte-parole : «Ils sont à l'aise, s'accomplissent dans la prise de parole, en même temps ils donnent le sentiment de rester immergés dans la masse des OS». Michel Pialoux, Florence Weber (avec Stéphane Beaud), «Crise du syndicalisme et dignité ouvrière», *Politix*, n° 14, 1991.

distante. Son père, lui, a étudié, «pas dans une école mais auprès de professeurs du village – si on peut dire qu'il a étudié, quoi – y compris le Coran : «à huit ans, il le savait par cœur, à l'endroit et à l'envers» ; «une éducation religieuse ? non, c'était dans l'air du temps, c'était normal pour l'époque». Ayant passé trois ans en Bretagne pour son service militaire, son père maîtrisait bien le français («il le parlait, il l'écrivait») quand il est revenu par la suite travailler à Toucy, dans la même entreprise où il est encore : «c'est, c'est... on pourrait dire ça, dans la branche chimie, c'est un chimiste mon père ! Non, je plaisante. Il fait de la plastification sur métaux», me dit Safir, évacuant une certaine gêne par l'autodérision.

Si ses parents ne l'ont jamais aidé pour son travail scolaire, ils n'en ont pas moins veillé à le mettre sur la bonne voie : son père «régulait les entrées-sorties, c'est-à-dire qu'il y avait une heure pour sortir et une heure pour rentrer». Quant au contrôle ou à la sélection des fréquentations, «pour mes parents, ceux qui se situaient bien à l'école, les bons élèves, c'étaient les bonnes fréquentations ; les mauvais élèves, c'étaient les mauvaises fréquentations ; j'ai pas suivi à la lettre, parce que... c'est un argument qui en valait un autre». Néanmoins, il rentrait généralement directement chez lui après les cours, en tout cas ne «traînait» pas en bas¹⁷.

Il suit une bonne scolarité dans les collèges et lycée du quartier et obtient son bac D, puis un DUT d'analyste-programmeur à l'université d'Orsay : «Tout le monde sait qu'en matière scientifique, c'est la meilleure fac». Son frère aîné avait également fait des études dans l'informatique¹⁸, la famille disposait d'ailleurs d'un micro-ordinateur sur lequel Safir avait déjà pu s'initier, et puis «à cette époque, y avait des débouchés assurés, la filière informatique était bien cotée». Étudiant non «estudianisé», il ne participait guère aux sorties entre étudiants, «l'IUT c'était fume et

buvette, j'étais loin de ça moi». Il n'a guère gardé de contacts avec le milieu étudiant, ses copains étant presque exclusivement ceux du quartier. Après un stage à la mairie en juillet 1993, il est embauché définitivement fin octobre au service informatique de la ville²⁰.

Safir s'est marié au mois de juin, après deux mois de fiançailles avec une Algérienne habitant en région parisienne, couturière actuellement au chômage. Ils vivent tous deux pour l'instant chez les parents de Safir. Ce dernier, qui me déclare être «assez respectueux des coutumes»¹⁹, a gardé secrète sa liaison avec cette jeune fille jusqu'à l'annonce – d'ailleurs discrète – de ses fiançailles : «Ah, il nous a bien caché son jeu, on le croyait célibataire, et finalement il nous devance tous!», s'exclame l'un des animateurs en apprenant la nouvelle.

Un intermédiaire entre la cité et l'extérieur

Responsable incontesté, le secrétaire de JESS («le et pas la», tient-il à préciser) prend son rôle au sérieux : pendant les réunions, il énonce les différents points de l'ordre du jour, prend des notes, donne les informations, soulève les problèmes, sollicite les avis avant d'en tirer la synthèse, et conduit aux prises de décisions. C'est à lui qu'on s'adresse pour l'aide aux devoirs, comme pour la rédaction d'une lettre de candidature de stage ou pour remplir un dossier administratif. Reconnu comme celui qui «parle bien», c'est sur lui qu'on se décharge pour rédiger des demandes de subvention ou pour rencontrer directeurs d'école, responsables associatifs et municipaux. Les jeunes de JESS commentent avec fierté le statut de Safir à la municipalité («Tiens voilà l'adjoint au maire !», «bientôt l'oiseau conduira la R25 du maire !») et les articles du journal local citant ses propos, surtout quand «il parle de nous [de JESS]». Grâce aux ressources scolaires et sociales accumulées, Safir a pris ses distances par rapport à son monde d'origine tout en restant fortement attaché au quartier. C'est ainsi qu'il joue l'intermédiaire

entre la cité et l'extérieur : proche des jeunes qu'il côtoie depuis toujours, et plus à l'aise qu'eux dans le système des «autres»²¹.

SAFIR : Je connais les besoins, les problèmes de la cité. Moi, j'ai la chance de pouvoir en parler, de pouvoir l'exprimer, justement ces besoins, donc je le fais. Finalement, même quand tu discutes avec d'autres jeunes, tu arrives à tirer des informations, les mêmes que toi tu as, seulement ils les expriment pas. Une fois qu'il faut les sortir devant les responsables de -je sais pas-, ben, ils osent pas ou bien ils ont peur, je sais pas, peur des autres ; on a tous connu ça à l'école, moi-même...

- *Tu as été délégué de classe?*

SAFIR : Oui, mais contre mon gré, forcé. J'étais un grand timide, enfin même maintenant. Je prenais pas la parole, ... disons que je parlais pas en classe, juste en math, physique, quand je connaissais les réponses. Sinon, français, philo, c'était pas pour moi, je prenais pas la parole.

- *Et pendant les conseils de classe?*

SAFIR : J'étais bien obligé, mais bon, je peux pas dire que je fus un très très bon délégué ; je me sentais pas l'avocat de tout le monde, j'avais du mal à défendre les cas difficiles devant les profs, le directeur... Au niveau prise de parole, c'était pas fluide, je cherchais mes mots, bon, à partir du moment où tu cherches tes mots, t'oses pas parler.

- *Maintenant, tu as la parole beaucoup plus facile, non ? Tu es plus à l'aise?*

SAFIR : Ouais, disons que j'ai pas peur de parler quoi, je prends plus facilement la parole. Quand j'ai envie de dire quelque chose, je le dis quoi, quand j'ai quelque chose à dire quoi. [...]

- *Donc, tu as eu des expériences déjà de prise de parole devant des responsables?*

SAFIR : Oui, ça, c'est sûr, d'autant plus avec l'association quoi, étant donné que j'étais élu secrétaire, et donc par conséquent, le porte-parole. Donc dans toutes les démarches, c'est moi qui allais voir tout le monde : mairie, service des sports... Ah, si, moi je trouve que ça a été très bénéfique cette histoire d'association, au niveau personnel, c'est vrai ça m'a permis un épanouissement, ça te fait rencontrer des personnes.

Cette assurance sociale n'est pas sans lien avec une forte estime de soi qui a sans doute été favorisée par les regards des autres soulignant le caractère exemplaire de sa trajectoire : «Moi, j'ai une bonne image de moi ! D'après les échos que j'en ai, ça va ! On me dit souvent que je suis une référence». Safir est donc le représentant incontesté de JESS

auprès des autorités locales, d'autant qu'il exprime le plus explicitement des dispositions infra-politiques. D'ailleurs, Safir, «propre sur lui», se distingue aussi de la plupart des animateurs de JESS par sa façon plus classique de s'habiller (rarement en jean et jamais en survêtement), comme si par les pantalons à pinces et les chemises qu'il porte il voulait déjà témoigner d'une position sociale ascendante.

Des réserves face à l'enquête

A la fin du mois de mai, Safir revient sur mon arrivée dans l'association.

SAFIR : Au début, on s'interrogeait, vu que c'est pas moi qui t'ai eu directement, donc je me suis interrogé un peu, comment ça se fait, une fille qui n'est pas d'ici, qui connaît pas, qui veut intégrer un groupe avec qui elle n'a rien à voir, je savais pas trop. Je sais pas, ça me faisait bizarre, quoi, de venir de si loin pour intégrer l'association, qui paraît tellement loin de... enfin c'était pas le même, je veux dire, c'est pas la même situation, on voyait pas les points communs, quoi !

- *Tellement loin de quoi ?*

SAFIR : Bon, c'est le truc cité, ici c'est la cité [*ton appuyé en détachant les syllabes*], quoi. Bon, c'est vrai que débarquer ici, même les personnes des environs, quoi, bon... ça fait peur, quoi... Bon, donc, une fille qui vient de Paris jusqu'ici, non, c'est bien quoi. [...] On t'a cataloguée «hors-cité», à vrai dire on savait pas, «hors-cité». Elle fait pas «fille de cité», elle fait autre genre.

- *Quelle est l'autre alternative ?*

SAFIR : Pour nous, y a les «filles de cité» et les autres, non après comment tu veux distinguer, non pour nous c'est vraiment ça. Enfin, quand on dit «fille de cité», c'est pas... en fait je connais pas beaucoup d'étudiantes de cité, surtout d'ici [*rire*]. Donc, à la rigueur, jeune étudiante ça suffit.

- *Ça veut tout dire ?*

SAFIR : Voilà.

D'abord sur la réserve, Safir observe la nouvelle venue que je suis, venant parfois écouter derrière mon dos ce que je dis quand j'explique un exercice à un jeune lors de l'aide aux devoirs. Sans mot dire, se joue implicitement entre nous une espèce de jeu d'observateur/observé, où les rôles sont interchangeables. Il tente de déceler derrière mes



22. Quand j'essaie de lui poser quelques questions plus personnelles un jour où nous ne sommes que tous les deux dans la salle, il me répond brièvement, tout en lisant sa revue informatique, sans jamais dire plus que le strict minimum nécessaire à la réponse et ne réagissant pas aux relances.

23. De même, à propos de la différence observée dans la cité entre les occupations des jeunes d'aujourd'hui et celles qu'il avait lui et ses copains dans son enfance et son adolescence (jeux de ballon, «le squatt on connaissait pas»), il me dit simplement : «Y a eu une évolution des mentalités, je ne dis pas en bien ou en mal,» «On n'a pas de préjugés, dans les faits c'est comme ça, c'est un constat».

questions (adressées à lui comme aux autres) ce que je suis venue faire ici et ce qu'il faut en penser. Aussi, est-il dans les premiers temps avec moi sur ses gardes, plutôt distant, et ne se livrant guère : «Je n'ai pas l'habitude de parler de moi, c'est introverti qu'on dit?»²² Toujours posé et contrôlé dans ses propos, avare en commentaires, il expose rarement ses impressions, il répond de façon succincte. Il manie l'euphémisme, par modestie ou pour ne pas avoir à dire crûment la réalité, il nuance ses propos et refuse toute virulence. Devant moi, il évite de donner son opinion, de juger, encore plus de mettre en cause : «Ce n'est pas à moi de juger», «Pas de jugements, que des faits», me dit-il à propos des jeunes qu'on ne voit pas à JESS - dont il se distancie par ailleurs -, «ceux qui traînent, qui squattent en bas des bâtiments, qui vivent au jour le jour»²³.

Safir a bien conscience de sa singularité, de sa trajectoire inhabituelle, mais il ne veut pas se désolidariser complètement de son milieu d'origine : il en va de son statut de porte-parole de la cité. Face à «l'étudiante de Paris» qu'il identifie comme socialement aisée par ses questions ou ses remarques, il tient à opposer la parole, la valeur du jeune de cité qui «trime» pour y arriver : «C'est dans la misère qu'on forge l'homme», «On apprend la vie à Jules Ferry [*le collègue voisin*]». Se situant «à distance» du monde qu'il représente, il adopte un regard critique tant sur son lieu et son milieu d'origine que sur moi.

Le seul à savoir ce qu'est un DEA, il n'oublie à aucun moment que je suis étudiante en sociologie : «C'est la sociologue qui parle ?», dit-il au lieu de répondre à une question que je lui pose. Il ironise parfois et me remet à ma place : «C'est pas la peine de faire de la sociologie pour comprendre que ceux qui viennent à JESS sont de familles défavorisées !» Plutôt réticent à l'égard de la sociologie, qu'il définit comme «l'analyse des comportements», il ne tient pas à se laisser enfermer dans mes ques-

tions ou dans mes interprétations, encore moins derrière une étiquette : une façon de préserver sa «dignité à lui».

Une connivence entre étudiants

Toutefois, en fin d'année, Safir abandonne une partie de sa réserve avec moi ; une sympathie, parfois même une certaine connivence, se sont installées avec le temps. L'accent est mis sur ce qui peut nous rapprocher. Ainsi, quand il utilise les termes «par antinomie», «introverti», «relations vénales», c'est avant tout l'étudiant qui s'adresse à l'étudiante, et se démarque alors du groupe qui le rappelle à l'ordre : «Eh, parle français!», «On n'est pas à Paris ici ! ».

L'entretien enregistré que je réalise avec lui en fin d'année, pendant lequel il parle plus facilement de lui («Il y a six mois, c'est sûr que si tu m'avais demandé ces choses-là, ça m'aurait étonné aussi que je te les dise») ainsi que l'invitation à son mariage, ou encore à la *pizzeria*, sont significatifs de ce rapprochement. L'atmosphère est détendue, l'échange amical, le ton se fait parfois confidentiel.

Safir opère une nette distinction dans son rapport au genre féminin, à sa femme d'un côté, à l'enquêtrice de l'autre. S'il a pu me dire de sa future femme en riant que sa place sera «naturellement» et avant tout à la maison, venant en aide à sa mère («Je lui permettrai d'aller à Carrefour dans la matinée, mais seulement après avoir fait le ménage, et avec ma mère. Hé, mais je lui impose pas de mettre le voile et je lui interdis pas de travailler ; de toutes façons, ça lui changera pas de sa vie d'avant !»), cela ne lui paraît pas «anormal» ou choquant que je puisse venir seule, le soir, à JESS ou que je réponde à son invitation à la *pizzeria*. Comme les enfants rencontrés à JESS qui savent très bien adapter leurs attitudes et propos selon qu'ils sont à l'école ou avec leurs parents, ayant une nette conscience des codes propres à chacun de ces univers, Safir sait concilier des attitudes différenciées

dans son rapport aux femmes selon les milieux à la fois culturels et sociaux auxquels elles appartiennent : une posture plus «traditionnelle» avec son épouse, une relation de quasi-égalité avec moi. En effet, la relation avec l'enquêtrice contraste avec la posture que les animateurs peuvent préconiser ou adopter face à leurs «copines» ou sœurs. Si la plupart d'entre eux ont une «copine», ceux qui sont d'origine maghrébine en parlent rarement ou jamais. On ne les voit jamais en couple. Les copines ne viennent pas à l'algéco, ni même à la soirée-couscous organisée par JESS, et sont absentes des récits de virée qu'ils font le soir ou le week-end. Selon une nette séparation des scènes sociales d'après les sexes, la femme n'a rien à faire «dehors», ni même à JESS dans ce lieu de sociabilité masculine. Sa place se trouve avant tout au sein du foyer familial. Il est hors de question pour Safir que sa fiancée vienne à JESS : «Ma mère sera sa meilleure copine», «Elle n'ira pas toute seule dehors dans la cité, déjà moi j'y traîne pas, alors elle, je sais pas ce qu'elle y ferait».

Un animateur sur la défensive

Au sein de l'équipe des animateurs de JESS, Abdelkrim représente une personnalité sociale opposée à celle de Safir. A certains égards bouffon du groupe, il y est en même temps fortement intégré. La méfiance manifestée envers l'enquêtrice est l'indice d'une position fragile.

Une forte ambivalence

Abdelkrim, surnommé malicieusement Maghreb par les animateurs de JESS, est le deuxième d'une famille marocaine de six enfants (quatre sœurs et un frère). Son père était «paysan» au Maroc avant d'être embauché, dans le milieu des années 1970, par la SNCF venue recruter sur place : il vint alors travailler en France où, un ou deux ans plus tard, il fit venir sa famille. Il est, aujourd'hui, en



24. On peut supposer qu'il est chef d'équipe : un autre animateur qui, «pistoné» par Abdelkrim, travaille un mois au dépôt RATP pour remplacer une personne partie en vacances, me parle alors d'Abdelkrim comme «mon chef au boulot» ; «oui mais un petit chef» qui ne peut prendre toutes les libertés, précise Safir.

situation d'invalidité. Il a ouvert depuis trois ans un café dans son village au Maroc, qu'il a sans doute donné en gestion à un parent et qui lui rapporte «3 000 dirhams nets par mois» – le salaire moyen étant de 1 500 dirhams, précise Abdelkrim.

Arrivé en France à sept ans, Abdelkrim n'avait pas été à l'école jusque-là. Après deux années de CP, pour apprendre le français, il poursuit sa scolarité. Il redouble la 4^e et, à la fin de la 3^e, s'inscrit en BEP électronique. Après l'obtention de celui-ci, il choisit de poursuivre dans la filière frigorifique car, il s'est renseigné, «c'est là qu'on est le mieux payé ; avec un BTS, on touche 14 000 à 15 000 francs au départ». Mais il arrête au bout d'un an et demi à cause, dit-il, d'horaires et de trajets trop pénibles, ses journées commençant à 5h et se terminant à 22h. Une petite annonce le conduit à suivre une formation à la RATP, avant d'être embauché comme «manutentionnaire» au dépôt de bus de Toucy : «Un emploi fixe, maintenant c'est plutôt rare». Depuis près d'un an, Abdelkrim travaille donc à la RATP²⁴, du samedi au mercredi de 18h30 à 1h30 du matin. Il rejette brutalement mon air compatissant devant ses horaires : «Quoi, de toutes façons, c'est l'heure à laquelle je me couche normalement !» Il gagne «7 000 francs net par mois». De nouveau, je me fais remettre à ma place quand j'estime le salaire satisfaisant : «Tu parles, c'est rien ! quand tu veux un appart, ils exigent trois fois le loyer...», problème auquel il se heurte actuellement, même s'il précise qu'il peut trouver des garants. Abdelkrim ne se voit pas à ce poste pour longtemps. Il envisage de monter dans la hiérarchie grâce aux concours internes, notamment pour être chauffeur de bus ; mais pour cela, il doit auparavant obtenir la nationalité française. Il a donc fait une demande de naturalisation. S'il ne l'obtient pas au bout d'un an, la RATP le licenciera.

Paradoxalement, Abdelkrim ne pense pas faire sa vie en France, il a envie de retourner

vivre au Maroc : «Il n'y a pas de problèmes, je parle arabe et là-bas c'est comme ici, c'est pareil», me certifie-t-il, quand je l'interroge sur d'éventuelles difficultés pour s'installer dans son pays d'origine. Il évoque en filigrane «la crise», «Pasqua», un racisme latent qu'il ressent dans ses interactions quotidiennes, notamment à son travail où «45% des gens sont racistes». Pour échapper à cette «ambiance» tendue («J'en peux plus»), il part en vacances quatre semaines au Maroc. Cette ambivalence entre le désir de s'intégrer en France et l'évocation d'un retour au Maroc comme pays-refuge, révèle la fragilité sociale d'Abdelkrim, sa forte intériorisation d'un sentiment d'infériorité due à son appartenance à un collectif généralement stigmatisé et constitué comme pôle de référence négatif, sentiment dont il peut difficilement se dégager.

On retrouve cette ambivalence dans son rapport à la cité Pablo Neruda : parce qu'il n'y habite pas, il peut se démarquer de sa mauvaise réputation tout en appréciant par ailleurs de se retrouver à JESS dans un entre-soi collectif à la fois protecteur et valorisant. En effet, Abdelkrim habite comme son père une petite cité HLM à 50 mètres de la cité, dont les logements sont essentiellement réservés aux employés de la SNCF. D'un côté, il qualifie la cité Pablo Neruda de «nulle», de «pourrie» : «je préfère mettre 1 000 balles de plus, mais ne pas habiter ici». D'un autre côté, il vient presque chaque soir à JESS, il connaît la plupart des jeunes qui fréquentent l'association, et livre à ses copains un regard critique sur sa propre cité où «il y a pas beaucoup d'Arabes», et puis surtout, où «il y a que des vieux», comparés à des «caméras» qui épient et contrôlent toute circulation dans la cité, notamment celle des jeunes en bas des bâtiments : «Quand un intrus [*c'est-à-dire un jeune*] rentre, il a toutes les caméras sur lui».

Malgré cette réussite économique relative, il assume difficilement son statut d'«immigré» en

France : Abdelkrim est toujours sur le qui-vive, soupçonne *a priori* tout Français de regards ou propos racistes. Ainsi un soir, Michou plaisante sur les «petits vieux» de la cité cloîtrés chez eux qui n'osent ouvrir la porte à personne, en prévoyant leurs réactions pour les travaux de réhabilitation dans les appartements : «Ils voudront même pas laisser rentrer l'ouvrier chez eux, d'autant qu'en général, les ouvriers c'est surtout des Arabes et des Noirs !» Abdelkrim réagit violemment en lançant d'un air suspicieux à Michou : «T'es raciste ? Pourquoi tu dis Arabe, c'est Métis ! » Michou, se moquant alors d'Abdelkrim, lui rétorque : «Eh, un Noir il est bien noir ! » et lui retourne la réplique quand, au début d'une partie d'échecs, Abdelkrim annonce prendre les noirs : « Eh Maghreb, t'es raciste ? C'est pas noir qu'il faut dire, c'est ébène ! ». Écorché vif, Abdelkrim réagit souvent «au quart de tour» à toute question, propos, exclamation qui pourrait l'épingler dans sa singularité et marquer sa différence par rapport aux autres, à «la normale».

Le bouffon du groupe

Il faut dire que les animateurs connaissent le point sensible d'Abdelkrim et ne se privent pas de le «charrier», riant de le voir s'énervé. Au sein de JESS qui représente pour lui, comme pour ses compagnons, un espace de sociabilité, mais aussi un espace protecteur face à un monde qu'il vit comme hostile, il est souvent la cible de plaisanteries tirant parti de son nom, de sa physionomie, de ses comportements, le présentant comme la caricature de l'Arabe, de l'attardé, de celui qui s'illustre par ses plans «foireux».

Seul Marocain à JESS parmi une majorité d'Algériens, Abdelkrim en a aussitôt tiré son surnom clairement identificateur : «Maghreb» (Maroc, en arabe). D'ailleurs, «ça se reconnaît tout de suite», m'expliquent Safir et Fawzi, me dressant un portrait-type du Marocain – peau basanée, cheveux crépus, forme spécifique du visage, notamment de la mâchoire – en plus de



25. Un portrait-type qui classe les Marocains davantage du côté des «Noirs», alors que les Algériens sont rangés, en se démarquant de ces caractéristiques physiques, du côté des «Blancs», construisant ainsi la supériorité statutaire des Algériens.

26. «Rebeu» est «beur» en verlan.

27. Il vient presque tous les soirs à l'algéco avant d'aller à son travail, il est présent aux réunions : il participe aux activités organisées par JESS pour les enfants durant les vacances ; il a permuté avec un collègue de travail pour se libérer pour la soirée-couscous ; il a rapidement appris pendant l'année les règles du jeu d'échecs pour pouvoir, lui aussi, s'adonner à des parties avec les autres animateurs le soir. Et en dehors de l'association même, il joue au tennis, au football, sort et part en week-end avec plusieurs des animateurs de JESS.

28. G. Mauger, «Enquête en milieu populaire», *op.cit.*

l'accent²⁵. On souligne par ailleurs dans ces plaisanteries que son apparence physique, sa physionomie, sont celles de l'arabe «dange-reux», menaçant. Safir explique en riant son peu de succès dans la vente de cartes d'adhésion pour JESS lorsqu'il a fait du porte à porte dans la cité avec Abdelkrim : «Quand ils voient Maghreb derrière leur porte par le judas, c'est sûr, ils ouvrent pas!»

Abdelkrim est taxé de rustre, à l'occasion de ses propos, ses attitudes ou comme simple provocation. La veille de la soirée-couscous, on avait posé sur les tables de la salle, le contenu des achats pour faire le repas ; ceux dont la mère allait préparer le couscous prenaient les ingrédients nécessaires pour les ramener chez eux : «Eh, regardez Maghreb, un vrai rebeu²⁶, il tâte chaque navet avant de les choisir ! », s'exclama Safir. A plusieurs reprises, il est épinglé par le groupe pour ses maladresses en français (la plupart du temps, provoquées par les autres qui l'interrompent ou rient dès qu'il ouvre la bouche), stigmatisé comme celui qui ne maîtrise pas bien la langue française, qui ne s'exprime pas correctement.

Enfin, quand on apprend au retour de son voyage au Maroc qu'il compte se marier avec une «Fatima de là-bas», on soupçonne fortement un mariage avec une «fille du bled» qu'il n'a jamais vue, et on rit de lui en son absence. Railler Maghreb à propos de son mariage, certainement «arrangé», alors que nombre de ces jeunes d'origine maghrébine – Safir y compris, sans doute – connaissent, parfois personnellement, les pressions familiales à propos des alliances, permet de prendre de la distance par rapport à ces pratiques : le libre choix du conjoint est une façon de s'affirmer plus «moderne» – même s'il ne s'agit pas de renier un certain respect des coutumes – d'être plus en phase avec un modèle d'ascension sociale dans la société française.

Toutefois, des «sacré Maghreb !» ponctuent ces anecdotes moqueuses : on ne pour-

rait se passer de lui. C'est le «bouffon» par qui s'affirme la cohésion du groupe, mais c'est aussi le bon copain, tout à fait intégré au noyau central des animateurs de JESS²⁷. Son engagement dans l'association participe à son intégration à la fois locale et sociale : il profite autant de la réhabilitation symbolique qu'offre JESS que du refuge que constitue cet entre-soi collectif à dominante maghrébine.

Une méfiance affirmée

On comprend, après cette présentation d'Abdelkrim, la défiance qu'il manifeste à mon égard. Lui qui est toujours sur la défensive, l'est plus encore avec cette nouvelle recrue, française, parisienne, étudiante. Si ma venue à JESS a intrigué tous les animateurs, Abdelkrim est celui qui a toujours été, non le plus distant, mais le plus méfiant et réticent à mon égard (pour lui je représente sans doute encore «une caméra»). Il est de ceux qui me posèrent le plus de questions au début, pour savoir qui j'étais, mais surtout pourquoi je venais ici, restant distant vis-à-vis de moi tout en m'observant. Une fois où je notais sur un papier les prénoms des enfants présents au soutien scolaire pour m'en souvenir, il me demanda d'un ton un peu agressif, suspicieux, ce que je faisais et pourquoi.

Toute interaction, en particulier avec des inconnus, et plus encore quand il s'agit de Français, est vécue comme «une situation de “quasi-procès” ou de “quasi-examen”», «où il serait jugé, évalué», «mesuré à une norme»²⁸. C'est pourquoi Abdelkrim n'aurait jamais accepté de se raconter lors d'un entretien enregistré. Peu sûr de lui, plus démuni culturellement qu'économiquement, très complexé par sa situation familiale d'origine, toute question lui paraît suspecte et il n'a pas d'autre issue, pour éviter de perdre la face, que de fuir dans l'abstention et le silence, ou de me renvoyer agressivement mes questions.

Toutefois, avec le temps, ma présence est devenue plus familière. Abdelkrim se montre

moins réticent à mon égard, on discute, on joue aux échecs, on plaisante quelquefois ensemble, même s'il prend souvent au premier degré mes paroles, même s'il chuchote en aparté quand il ne veut pas que j'entende ce qu'il a à dire, même s'il surveille toujours mes faits et gestes et esquive encore plusieurs de mes questions. Un jour où nous sommes seuls à JESS, je le fais parler de ses parents, du Maroc, de son travail. Il répond par à-coups, me livrant des bouts de son histoire, de sa vie, puis s'interrompant brusquement, prenant conscience de s'être laissé aller à parler, comme s'il en avait trop dit : «J'aime pas ça, je m'aperçois que je t'en dis beaucoup, et moi je ne sais rien de toi». Voulant gommer une singularité qui pourrait être jugée déviante, craignant d'être stigmatisé pour ses propres propos, il nuance plusieurs fois ce qu'il venait de dire, cherche à le justifier, adopte une position plus retranchée, se bute en me répliquant brutalement : «C'est comme ça !» ou «De toutes façons, je suis comme toi, toi c'est pareil, tu viens de la campagne aussi !» Quelques jours après, alors que je demande à un autre animateur s'il accepterait de me parler de lui lors d'un entretien, Abdelkrim présent, le prévient : «Méfie-toi, elle arrive à te faire parler malgré toi!».

L'analyse des relations différenciées entre enquêtés et enquêtrice a fait apparaître les trajectoires sociales contrastées des membres de l'association, au-delà de leur appartenance commune à celle-ci. La forme que peut prendre leur investissement, voire leur «militantisme» à JESS, n'est pas la même : le président y assume un rôle de père de famille tandis que le secrétaire, davantage doté en capital scolaire, sert de porte-parole. C'est le sens même de leur présence dans l'association qui diffère : celle-ci sert de refuge ou de ressource ; fortement inscrite localement, elle représente un entre-soi à la fois protecteur et médiateur, un lieu d'ancrage constitutif d'identité et d'intégration, si ce n'est de promotion sociale. A travers l'étude de ce micro-système social et relationnel que constitue JESS et du sens que peut prendre l'engagement des animateurs au sein de cette structure, on voit comment, au-delà d'une même appartenance objective à la cité – étiquetée dans la ville comme logeant des personnes «économiquement faibles» – s'actualisent des différentiels de ressources qui peuvent apparaître minimes vus de loin, mais qui prennent beaucoup d'importance dans les stratégies individuelles et familiales au niveau local.